

Francis HIRN

Bonjour à tous. Nous souhaiterions débiter, notre lauréat ayant encore un concert à donner ce soir. Il est un peu sous la pression du temps. Et ça fait 3 mois qu'il n'a plus répété, je crois. Il est à Strasbourg depuis 1 heure, puisqu'il rentre de Montreux. Donc il a beaucoup de mérite d'être parmi vous. Voilà, je vous accueille, enfin je ne vous accueille pas, je passe la parole à Philippe RICHERT, maître des lieux. Monsieur le Ministre.

Philippe RICHERT

Merci Monsieur le Président, cher Francis. Permettez-moi de saluer les élus et les amis qui sont avec nous. Je veux saluer en particulier le Sénateur-Maire Roland RIES, François LOOS, ancien Ministre et Vice-président de la Région, Justin VOGEL, Vice-Président de la Région, Daniel HOEFFEL, Monsieur le Ministre, Germain GENGENWIN, Monsieur le Député, Pascale JURDANT-PFEIFFER, Conseillère générale, alors je regarde un peu si ... J'espère que je n'ai pas oublié les copains, sinon tout à l'heure je vais me faire tirer les oreilles. Permettez-moi de vous saluer toutes et tous, chers amis, et de saluer plus particulièrement, évidemment, Jean-François BERNARDINI.

Il me revient, comme le disait le Président Francis HIRN tout à l'heure, de vous accueillir au sein de la Maison de la Région pour décerner le Prix de la Tolérance Marcel Rudloff, et c'est avec beaucoup de plaisir que je le fais.

Ce prix a un double mérite : il distingue d'abord celui qui le reçoit – et aujourd'hui les raisons sont innombrables de remettre ce prix à Jean-François BERNARDINI. Le Prix de la Tolérance entretient également le souvenir d'un homme, Marcel RUDLOFF. Nous l'avons connu, fréquenté, apprécié, et plus encore, je dois le dire, aimé. Il a servi Strasbourg comme Maire, l'Alsace comme Président, la République comme parlementaire, puis membre du Conseil Constitutionnel. Mais par-dessus, tout il a incarné et tenté de faire vivre à chaque instant de sa vie et de son engagement public, des valeurs dont nous avons plus que jamais besoin aujourd'hui : la tolérance, la générosité, l'humilité. Il avait au fond de lui cette idée que personne ne détient jamais l'intégralité de la vérité. Chacun, à droite, à gauche, au centre, en a sa part et c'est seulement de la rencontre, de la discussion, de l'échange que les hommes de bonne volonté peuvent avancer ensemble.

Le débat public y gagnerait beaucoup si l'on savait seulement pratiquer un peu plus la tolérance, mais c'est une discipline, une ascèse, difficile, puisqu'elle impose qu'on écoute l'autre, qu'on prenne en compte ses arguments, et que l'on se mette à penser. La force du préjugé, de l'anathème, comme de l'idéologie, c'est qu'ils ne réclament, eux, aucun effort sur soi-même, aucun effort sur le monde. Voilà pourquoi il est juste de remettre aujourd'hui à Jean-François BERNARDINI le Prix Marcel Rudloff de la Tolérance, parce que c'est une haute exigence doublée d'une conception profondément humaniste de la culture et de la politique que nous saluons ici.

C'est le salut de l'Alsace à la Corse, un salut amical et fraternel. C'est le salut de tous ceux qui vous aiment ici, le long du Rhin, et de tous ceux qui sont bouleversés jusqu'au plus profond de leur être, lorsqu'ils écoutent I Muvrini. On pourrait croire à un miracle, et en vérité c'en est un, mais c'est le miracle de la musique et de l'art : des femmes et des hommes qui ne partagent pas la même culture se rencontrent et communient ensemble.

Cher Jean-François BERNARDINI, je ne voudrais surtout rien retirer à la Corse, mais tout est né, ou presque, en Alsace. En 1772 Goethe publie son tout 1^{er} texte qui s'intitule « De l'architecture ». Il est consacré à la Cathédrale de Strasbourg, où il vient de poursuivre ses

études. Ce petit texte est la naissance du « Sturm und Drang ». Goethe dit « Cette cathédrale n'est pas gothique, c'est le sommet de l'art allemand. » Et il en est convaincu : l'art est le produit d'une terre, d'une culture, d'un particularisme. Mais quelques années plus tard, le grand Goethe se ravise. Il écrit à Eckermann, il vient de lire un roman chinois du XXIII^{ème} siècle et il en ressort changé. Il se pose la question, lui qui avait cru que la culture se pratiquait dans l'entre-soi, comment un romancier chinois peut-il toucher à ce point un écrivain allemand ? Rien ne les lie, ni le temps, ni l'époque, et pourtant...

Goethe écrit que la patrie de l'artiste, c'est « Le beau, le bon, le juste, le vrai, parce que la patrie de l'artiste, c'est l'homme ». Tout réside dans ce « et pourtant ». Tout ce qu'est l'art, la musique, la culture, et au final la politique. La tâche de l'artiste, de l'écrivain, de l'élu, c'est de faire naître le « et pourtant », c'est-à-dire d'ouvrir le champ des possibles et des rencontres, là où les choses nous paraissent si différentes, et si opposées.

Ce que vous avez accompli, cher Jean-François BERNARDINI, avec I Muvrini, comme votre engagement politique avec votre Fondation, c'est de nous rendre la corde sensible au cœur et à l'âme, c'est de nous la faire rencontrer, de susciter des échanges particulièrement féconds avec d'autres cultures, celle d'Angun, de Shel Mami, de César Anot. Vous nous avez démontré que le monde n'était pas condamné au choc des cultures et des civilisations, et c'est ce travail que vous poursuivez avec la Fondation Umani.

Non, la violence n'est pas inéluctable, ni en Corse, ni ailleurs, parce que le message que vous portez, il vaut bien entendu pour la Corse, mais il vaut pour toute la France, pour l'Europe et le monde. Ici en Alsace le Conseil Régional organise chaque année le « Mois de l'autre » : tous les lycéens alsaciens y participent pour réfléchir et travailler aux valeurs du vivre-ensemble. Nous ne voulons pas d'une société de violence. Nous ne voulons pas d'une société où chacun se replie sur sa petite identité et sa petite communauté.

Nous sommes fiers de l'identité alsacienne. Nous sommes fiers de notre langue, au point où nous voulons qu'elle vive, et que nos enfants, nos petits-enfants la parlent à leur tour. Mais cette identité-là, c'est une identité ouverte, généreuse, accueillante. En alsacien, lorsqu'on parle d'un fou, on dit un « Maschugge ». Le mot ne vient ni de l'allemand, ni du français. Il vient de l'hébreu, comme beaucoup d'autres mots d'ailleurs, parce que la présence juive est plus que millénaire ici, et qu'une langue, une culture, lorsqu'elles sont vivantes, sont accueillantes. Une langue qui refuse le métissage, c'est une langue qui est déjà morte. Il en va de même pour la culture. Vous n'avez pas défendu la vision d'une Corse « carte postale », mais celle d'une Corse en vie, ouverte au monde, qui a à recevoir de lui, mais aussi à lui apporter.

Quand je disais que tout naît en Alsace, j'exagérais un peu. Au XVIII^{ème} siècle, la grande question qui préoccupe tous les philosophes européens, c'est la question corse. Même Rousseau, ira de son projet de constitution pour la Corse, un texte magnifique. Un siècle plus tard, en 1870, la grande question qui préoccupe l'Europe de la pensée, c'est la question alsacienne. Cela crée des liens, forcément, entre la Corse et l'Alsace, parce que ce qui a été en jeu, ici et là, c'est la question de la culture, de la citoyenneté, mais aussi de la diversité du monde. La France a longtemps cru que pour exister, il fallait qu'elle chante à l'unisson, et c'est ainsi qu'elle s'est construite. C'est l'Histoire. Nous n'avons ni le droit de la juger, ni de la remettre en cause. Qui serions-nous pour le faire ? Mais prenons garde. Ce n'est pas dans le passé qu'on lit l'avenir, mais dans la volonté des hommes. Aujourd'hui la France du XXI^{ème} siècle pourrait comprendre, elle le devrait, que l'harmonie peut naître aussi de la polyphonie, et que le contrepoids n'est pas simplement une question musicale, mais une question de liberté, et de politique. Merci.

Francis HIRN

Je le dis à haute voix : merci Philippe, c'est gentil. Que puis-je dire après un discours aussi brillant ? Tout est dit. Je m'associe néanmoins aux salutations de Philippe RICHERT et vous souhaite également une très cordiale bienvenue. Je remercie chacune et chacun de nous avoir rejoints aussi nombreux pour cette 16^{ème} cérémonie de remise du Prix de la Tolérance. Votre amicale présence fait de ce moment une très belle fête, digne de cet homme exceptionnel –ça a été rappelé- que Marcel RUDLOFF a été, et dont nous honorons la mémoire. Le 15 mars 2013 il aurait eu 90 ans, mais il nous a quittés le 23 mars 1996. Ayons ensemble, à cet instant, une pensée émue pour lui, de même que pour son épouse Marguerite, qui l'a rejoint en 2004, et qui a été, avec quelques-uns, à l'origine de cette Association.

Vous le savez, cette cérémonie est d'abord un geste d'affection pour lui, qui nous réunit une fois de plus en ce jour, et qui, nous l'espérons, est présent parmi nous au-delà de cette belle photographie que vous avez devant vous, propriété du Conseil Régional d'Alsace, photographie qui nous a accompagnés dans tous les grands moments de la vie de notre Association depuis plus 16 ans, et ceci, donc, depuis la création. Nous sommes réunis pour célébrer les valeurs qu'il incarnait et qui nous unissent à lui : tolérance, respect de l'autre, humanisme.

Mais cette cérémonie est également, tous les ans, un grand moment de bonheur. Chers amis, réjouissons-nous de cette 16^{ème} cérémonie de remise du Prix de la Tolérance, auquel nous avons donné le nom de Marcel RUDLOFF. Vous le savez, tous les ans, le choix du lauréat intervient au terme d'un processus minutieux et maintenant bien rôdé, piloté par le Président du Jury, Louis OSTER. Le Conseil d'Administration se prononce à l'issue d'un débat intense et animé. Une affaire très sérieuse, donc, dont le mérite revient à la qualité du travail de préparation et d'instruction de notre Président, Louis OSTER, qui a repris avec brio le flambeau de Pierre PFLIMLIN et de Jean-Marc BISCHOFF. En raison d'un empêchement, il ne peut malheureusement pas être des nôtres aujourd'hui, mais notre ami Albert HAMM, qui le remplace pour la laudatio, est porteur de son message.

Si le choix de nos lauréats successifs a toujours été bon et incontesté, c'est parce que nous nous demandions à chaque fois, avant de décider, ce que Marcel RUDLOFF en aurait pensé lui-même. Cette année, et sans empiéter sur ce qui va être dit tout à l'heure –mais ça a déjà été dit avant- je le dis sans hésitation, nous sommes convaincus, encore une fois, de la justesse de notre choix, ne serait-ce que parce qu'il me semble aussi original que courageux. Oui, nous avons encore une fois eu la bonne inspiration, et notre ami aurait sans aurait, je pense, validé notre décision, dont je me permets de dire que je suis tout particulièrement fier et heureux à titre personnel. Je vous remercie très sincèrement, Jean-François, d'avoir accepté notre invitation et d'être présent parmi nous juste avant votre concert de ce soir.

Nous sommes très sensibles à l'importance que vous avez décidé d'accorder à cette cérémonie. En reprenant vos paroles à l'un des journalistes des DNA –une maison que je connais bien- qui vous interrogeait lors d'un concert, il y a quelques mois, à l'automne dernier, à Obernai, je peux dire « Non, ce n'est pas une blague ». Nous honorons bien un Corse, aujourd'hui. « Non, ce n'est pas une blague » : ce Corse milite, comme nous, pour la tolérance... et la non-violence... et le respect de l'autre. Et chacun comprendra, Jean-François, que dans votre situation, vous avez un mérite tout particulier. Pour connaître un peu votre merveilleuse île, et l'aimer beaucoup, en tout cas je pense pouvoir dire que notre

région, l'Alsace, et la vôtre, la Corse, qui sont géographiquement très éloignées l'une de l'autre, sont pourtant très proches dans de nombreux domaines –ça a été magnifiquement dit par Philippe tout à l'heure- et si les modes d'expression ne sont pas les mêmes –il le sous-entendait aussi- ici et là, beaucoup de valeurs sont partagées, de même que la fascination pour l'Histoire si particulière et l'amour du patrimoine dans toutes ses dimensions.

Je ne veux pas manquer l'opportunité qui m'est offerte à travers ce grand rendez-vous annuel de l'Association de remercier du fond du cœur tous ceux qui la soutiennent depuis l'origine : bien évidemment, en tout 1^{er} lieu vous, les membres, nombreux ici cet après-midi, malgré les congés, et qui êtes d'une fidélité remarquable ; mais aussi et surtout les collectivités qui nous aident, financièrement notamment, année après année. Je veux parler du Conseil Régional d'Alsace et de son Président, Philippe RICHERT, de la Ville de Strasbourg et de son Sénateur-maire, Roland RIES, que je remercie tout particulièrement de sa présence parmi nous. Leur soutien contribue à faire vivre notre Association, qui est –je tiens à le dire- très respectueuse de ses finances et qui nous permet notamment d'organiser ce grand moment annuel de remise du Prix de la Tolérance.

Merci, cher Philippe, de nous recevoir, en plus, dans cette maison régulièrement –parce qu'elle est aussi le siège de notre Association- et merci au nom de nous tous de nous accueillir en plus aujourd'hui pour cette cérémonie de 2013. Après le Château de Rohan, où nous étions l'année dernière, nous voici maintenant à la Maison de la Région –une alternance qui nous va bien. Ces 2 mêmes collectivités, rejointes pour cela par les 2 Conseils Généraux du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, sont également à nos côtés pour une action spécifique auprès des établissements d'enseignement alsaciens –lycées, collèges et écoles- en partenariat avec le Rectorat. Ensemble nous essayons tous les ans de mettre en lumière des actions et des initiatives de tolérance et de respect dans tous les établissements scolaires d'Alsace.

Chers amis, maintenant quelques mots pour rappeler le sens de notre Association, notamment pour ceux qui ne sont peut-être pas des habitués. Elle est née –je l'ai déjà dit- pour témoigner de la volonté de l'exemple que Marcel RUDLOFF peut représenter pour notre Société (avec un grand S) et qui a, plus que jamais, besoin de générosité, de respect mutuel et de tolérance. De belles valeurs que partagent volontiers tous les enfants de cette terre d'Alsace. Tout en ayant été un homme comme les autres, avec ses qualités et ses défauts, Marcel RUDLOFF incarnait véritablement ces valeurs fondamentales et ceci, singulièrement, dans son action publique. A cet égard, il est un parfait modèle de cet humanisme rhénan qui nous est particulièrement cher ici, à Strasbourg, qui n'est pas une ville comme les autres et qui a un destin particulier.

Ce combat pour la tolérance, pour le respect, pour la non-violence, est malheureusement sans fin, mais ce n'est pas une raison de ne pas le continuer et de le mener plus que jamais. Nous le faisons, très modestement, certes, à notre niveau, mais il n'y a pas de geste inutile en la matière. Engagé par ailleurs –certains d'entre vous le savent- dans le jumelage d'amitié entre Strasbourg et Boston, avec Roland RIES, je ne peux m'empêcher de penser un instant à ce qui s'est passé cette semaine dans notre ville jumelle. Combattre cette forme de folie et les atrocités, c'est aussi le sens de notre engagement, et c'est ainsi que nous entendons témoigner notre fidélité à la mémoire de Marcel RUDLOFF et continuer de porter un peu son message.

Dans le livre de notre ami Alain HOWILLER, dans lequel il s'exprimait longuement, alors qu'il était déjà rongé par la terrible maladie que nous savons, Marcel RUDLOFF disait cette chose merveilleuse que j'aime bien rappeler tous les ans, en cette circonstance. Je le cite : « J'ai toujours respecté les autres, et en particulier mes adversaires. Ce respect de l'autre me vient

à la fois du respect du monde et de ma formation professionnelle qui m'a beaucoup marqué. J'ai voulu mettre en pratique mes convictions de chrétien, sans avoir été ni bigot, ni chrétien de pèlerinage. Je n'ai voulu faire de tort à personne. On m'a souvent reproché cette façon de voir, mais on est comme on est. Ma formation juridique, mes fonctions d'avocat, m'ont beaucoup aidé dans le respect fondamental de l'adversaire dans lequel on ne voit pas un ennemi. L'avocat ne passe-t-il pas sa vie à être contredit par ses confrères qu'il apprécie, qu'il aime et qu'il estime ? ».

Et dans un autre texte, Marcel RUDLOFF ajoutait –je le cite encore une fois- « Finalement je me refuse d'être pessimiste, car je refuse à renier mon idéal de démocratie chrétienne que j'ai appliqué avec conviction. Une seule règle : idéal humain, respect de tous, refus de tout sectarisme. Je ne regrette rien, ni de mon action, ni surtout de ma volonté de respecter toutes les convictions sans acrimonie. » Ces deux passages résument bien les fondements de cette Association et la vocation que nous avons voulu lui donner en créant notamment ce Prix Marcel RUDLOFF de la Tolérance.

Auparavant, avant de remettre ce prix, et par la suite, nous ponctuons notre cérémonie de quelques pauses musicales, 3 en principe. Pour un certain nombre de raisons qui ne sont pas éloignées de ce parallélisme que nous voulons aujourd'hui mettre en exergue entre l'Alsace et la Corse, j'ai donné carte blanche pour ces intermèdes à Virginie SCHAEFFER, une belle voix de notre Alsace. J'espère que les 3 pièces qu'elle a retenues, avec mon accord, ne vous choqueront pas, car elles se situent sur le plan de notre culture double dans cet espace rhénan qui est notre cadre de vie et notre cadre de référence. Je vous remercie.

Merci Virginie. Les choses deviennent sérieuses. Alors on commence par l'éloge, laudatio, prononcé par Albert HAMM.

Albert HAMM

Difficile d'enchaîner, mais vous remarquerez que Virginie SCHAEFFER a réussi –encore une fois- à faire la 1^{ère} partie d'un spectacle consacré au lauréat.

Je ne vais pas saluer encore une fois tous les élus. Je vais me contenter de saluer le maître de ces lieux, Monsieur le Président de Région. Et je dirais simplement, Chers Amis de Marcel RUDLOFF, Mesdames et Messieurs, cher Jean-François BERNARDINI. Cette manifestation, et le Président RICHERT l'a rappelé tout à l'heure, bien entendu placée sous le signe de l'esprit de tolérance, que nous nous attachons à défendre et à promouvoir au sein de notre Association, et notamment chaque année à travers ce prix, elle est aujourd'hui placée aussi sous le signe de la polyphonie –ça a été rappelé tout à l'heure également- la combinaison des voix, et ceci à plusieurs titres. D'abord parce que tout le monde connaît les merveilleuses polyphonies du groupe I Muvrini –nous y reviendrons- mais aussi parce que le Président du Jury n'ayant pu être des nôtres –Francis HIRN l'a rappelé tout à l'heure- j'ai été chargé de faire l'éloge du récipiendaire et les linguistes, dont je suis, ont également emprunté ce terme de polyphonie pour parler du mélange des voix, et, rassurez-vous, je ne vais pas chanter, je n'ai pas ce talent, mais je vais combiner ma voix à celle de Louis OSTER, le citer et, avec sa bénédiction, mêler mon texte au sien.

Et donc voici d'abord ce qu'il m'a prié de vous transmettre littéralement. Je le cite : « En ma qualité de Président de Jury ayant proposé au Comité de l'Association des Amis de Marcel RUDLOFF de vous attribuer le Prix de la Tolérance 2013, j'aurais été heureux de pouvoir prononcer personnellement ce qu'on a coutume d'appeler la laudatio. Malheureusement pour moi, les contraintes de mon agenda me privent de cet honneur et je le regrette

énormément. J'aurais voulu exprimer toute mon émotion et remercier une nouvelle fois le Président Francis HIRN et les Amis de Marcel RUDLOFF pour leur engagement en faveur de la tolérance.

Dans toutes ses responsabilités d'avocat et ancien bâtonnier, de Maire de Strasbourg, de Président du Conseil Régional d'Alsace, et de Membre du Conseil Constitutionnel, Marcel RUDLOFF avait fait de la tolérance sa ligne d'action, sa ligne de vie. La tolérance était synonyme, chez lui, d'ouverture, de respect, et d'attention permanente à l'autre -en un mot, d'humanisme. Il ne se contentait pas de la cultiver comme une vertu extérieure. Eh bien je crois qu'aujourd'hui, cher Jean-François BERNARDINI, Marcel RUDLOFF vous aurait reconnu comme quelqu'un partageant la vision noble et généreuse qui était la sienne. Voici donc maintenant –votre modestie dut-elle en souffrir- votre éloge, et notre tradition, qui a déjà 16 ans d'âge, impose de justifier notre choix en opérant en 2 points : à savoir à parler de vous et de votre parcours dans un 1^{er} temps, et ensuite expliquer pourquoi ce parcours a été jugé par le Jury digne du Prix de la Tolérance, et vous permet de rejoindre nos 15 autres lauréats. Des personnalités aussi différentes que Stéphane HESSEL, le Père CHACOUR, Daniel BARENBOÏM, Robert BADINTER, ou Barbara HENDRICKS, pour ne citer que ceux-là, et aussi Pierre KARLI, qui est présent dans la salle et que je salue.

Alors, sur ce 1^{er} point, c'est-à-dire vos origines –pour parler moderne, vos racines- nous avons été amenés à constater que votre existence a été jusqu'à présent en plein accord avec les principes d'honneur et de tolérance acquis au cours de votre jeunesse, principes qui vous avaient été inculqués par votre père, à la fois menuisier, poète corsophone réputé et musicien. Vous êtes né le 30 novembre 1960 à Bastia et vivez alors dans le village de Tagliu Isulacciu perché à flanc de colline. Votre père pratiquait chaque semaine le chant polyphonique avec deux de ses amis, devant le feu de bois –si je suis bien informé- et débarquaient alors régulièrement des musicologues allemands et suisses pour les enregistrer. Quand votre père perd ses compagnons de chant, ses 2 fils prennent la relève. Vous-même avez alors 8 ans, mais à la Foire d'Ignelu dès 1973 vous vous présentez avec votre père et votre frère à un concours qui vous vaut votre 1^{er} article dans la presse locale.

A l'école, il est interdit de parler corse. C'est une situation que les Alsaciens scolarisés dans les années 50 connaissent parfaitement. Jacques Ezléias l'a rapporté pour le breton. Et c'est peut-être le lieu de rappeler ici que la France n'a toujours pas ratifié la Charte pour des langues régionales du Conseil de l'Europe. C'est donc en famille que vous utilisez la langue de vos ancêtres, une habitude que vous avez conservée avec votre mère.

Avant d'être rattrapé par la musique, vous souhaitiez devenir enseignant et aviez intégré l'Ecole Normale d'Ajaccio. Votre 1^{ère} initiative fut d'y créer une chorale en langue corse pour les enfants et de commencer à composer des chansons. Après avoir appris l'art de la polyphonie, vous créez, fin 1970, avec votre frère cadet, l'ensemble I Muvrini –alors, en français, petits mouflons. J'ai essayé de trouver un équivalent alsacien, mais c'est un peu difficile : Zikkele, c'est le chevreau, mais ce n'est pas un animal de liberté, et donc il y a le chamois, mais ce n'est pas un mouflon.

Attaché à la défense de la langue et la culture corses, vous vous engagez, toujours avec votre frère, sur le terrain politique. Mal vu à l'époque par les autorités, I Muvrini est notamment victime d'arrêtés qui vous interdisent de vous produire dans certains villages corses. Je n'ai pas la liste. Vous ne vous découragez pas. Votre album E campana bénéficie du soutien des radios libres, et après avoir connu le succès avec Lacrima en 1984, vous créez une petite structure de production pour garantir votre indépendance de création. Le passage d'I Muvrini au Printemps de Bourges en 1985 contribue à élargir encore votre audience. Vous bénéficiez alors dans l'Île de Beauté d'une popularité impériale, pour ne pas

dire napoléonienne, confirmée dès votre tournée en 1993, qui rassemble en Corse plus de 80.000 personnes, soit l'équivalent du tiers de la population insulaire.

J'en viens maintenant au 2nd point, à savoir les mérites acquis dans le domaine de la tolérance. Ils résultent à l'évidence du principe énoncé par l'écrivain Emmanuel MOUNIER qui semble avoir été taillé pour vous : « Je n'existe que dans la mesure où j'existe pour autrui ». Dès votre entrée dans la vie active, ce principe de disponibilité pour autrui, de tolérance, a inspiré votre action. Louis OSTER rappelait que dans votre chambre d'enfant se trouvait un petit placard rempli de livres et que la lecture de ceux prônant le respect d'autrui avait déjà votre préférence, et il soulignait à ce propos Le Club des 5 en vacances –ça me rappelle aussi des choses. Attaché à la défense de la langue et de la culture corses, peu compatibles au cours des années 80 avec le centralisme jacobin des autorités de la République, vous éditez un disque dont le titre Annu da volta (Ils reviendront), fait explicitement référence aux prisonniers politiques de l'époque. Tout en continuant de vous positionner fièrement sur le créneau de la culture corse et à participer à de nombreux événements liés au patrimoine insulaire et à la tolérance, l'ensemble I Muvrini, que vous dirigez, remportera en 2003 une 2^{ème} Victoire de la Musique avec l'album Umani et remplira le Zenith de Paris dans la foulée. Je crois que la 1^{ère} Victoire de la Musique date de 97 : c'était après avoir rempli Bercy. On dit « Mettre le feu à Bercy », depuis quelques temps. En 2005, avec l'album Alma, l'ouverture aux autres du groupe I Muvrini se fait encore plus sensible avec la présence, notamment, des chanteurs zoulous Feik Ekana et Bangani Masuku, et du guitariste ivoirien César Ant. Plus largement, vous avez chanté avec de très nombreux artistes du monde entier –une bonne trentaine, à ma connaissance- tels que Angun, Sting, MC Solar, Ute Lemper, Cheb Mami, qui pratiquent comme vous ce métissage musical qui a fait d'I Muvrini –si vous me permettez la formule- le 1^{er} groupe de World Music en France.

Dès 2002, vous créez la Fondation de Corse, AFC Umani, 1^{ère} fondation de l'Île à être reconnue d'utilité publique. Elle revendique déjà, d'après les chiffres que j'ai, 3.200 adhérents en Europe et au-delà, des collaborations avec 50 associations dans toute la France, avec 25 municipalités en Corse et avec 52 autres partenaires. Son slogan « Faisons vaincre le bien commun ». Au nombre de ses activités, une réflexion sûre et des formations à la non-violence, mais aussi la défense de la langue et de la terre corses, mais aussi une université populaire au programme impressionnant, et enfin un programme « Solidarité sans frontières » qui œuvre aussi bien contre le travail esclave au Brésil que pour faire opérer des enfants de Madagascar atteints de maladie bleue. Vous dressez dans cette Fondation avec détermination le bilan de la violence quotidienne et de l'intolérance. C'est un engagement profond qui mérite l'admiration. Vous avez voulu créer un outil afin que quels que soient le pays, la religion, l'engagement, les hommes puissent agir ensemble. Ce centre n'est donc pas un repaire d'idéologues, mais un nid de passionnés qui acceptent de travailler ensemble dans le respect mutuel.

Vous êtes en ce moment-même, après 8 Disques d'Or et 2 Victoires de la Musique, sur les routes de France pour votre Imagina Tour et vous serez aussi le 15 mai à la Mutualité à Paris pour une journée sur la non-violence avec de nombreux partenaires.

Je terminerai par un autre de vos mérites récents : marqué par l'annulation pour troubles sur la voie publique d'un concert programmé à Lugu di Nazza, ainsi que par les 800 meurtres commis depuis 20 ans en Corse, vous avez écrit récemment un ouvrage de plus de 200 pages, intitulé « Geek aux Corses » que vous définissez vous-même comme romantique et hygiénique. Cette définition me va bien. S'il était destiné à l'origine aux Corses, les principes de non-violence et de tolérance que vous y définissez avec humour et acidité, dépassent évidemment les rivages insulaires.

Alors je me tourne vers Francis HIRN qui citait les Dernières Nouvelles d'Alsace d'il y a quelque temps déjà. Je crois qu'il n'a pas eu le temps de lire l'entretien que vous avez accordé ce matin, et donc il ne m'a pas chipé la citation que j'ai retenue et que j'aime beaucoup. Vous y dites : « J'aime bien l'idée que les Corses exportent la non-violence ». Je crois que c'est un bon résumé.

Ainsi votre contribution à la vertu de tolérance, dont je n'ai retenu que ces quelques points forts parmi d'autres, étant particulièrement vraie, profonde et juste, méritait-elle d'être reconnue très publiquement dans cette ville de Strasbourg, capitale des Droits de l'Homme. Cher Jean-François BERNARDINI, ce qu'expriment vos polyphonies, comme toutes celles si différentes et pourtant si proches qui existent tout autour du bassin méditerranéen et dans le monde entier, ce sont à la fois des racines des cultures, au contact de l'intime des êtres et du sacré, mais aussi la dimension universelle, l'éclectisme, le métissage, l'entre-cultures, qui sont inséparables de ces racines. De l'individu à l'universel humain, polyphonie encore. Votre action se réclame de Paoli, mais aussi de l'Esprit des Lumières et de la tradition démocratique. Et, pour l'anecdote, Robert BADINTER, l'un de vos prédécesseurs pour ce Prix, avait rappelé lors de la cérémonie de remise sa consternation en découvrant dans la Grande Encyclopédie des Lumières que la tolérance y était définie comme la vertu des âmes faibles. Alors, force ou faiblesse ? Nous avons beaucoup travaillé là-dessus et aujourd'hui ça n'est certainement pas une âme faible que nous récompensons ici. C'est donc avec grand plaisir que nous allons vous remettre le Prix de la Tolérance. Merci.

Francis HIRN

Voilà, maintenant ça va être un moment pour les photographes. Donc, Jean-François, on va vous remettre le Prix. Je vais demander pour cela à Hélène RUDLOFF, fille de Marcel RUDLOFF, de nous rejoindre là en bas, Roland RIES, Philippe RICHERT et Albert HAMM. Alors, le Prix de la Tolérance, vous le savez, c'est un tableau qui est devant vous, un diplôme, c'est un chèque, que Jean-François utilisera comme bon lui semble, et puis c'est un trophée qui a été créé par Freddy RUHLMANN, qui a partagé sa vie avec Marie-Paule, qui est ici dans la salle.

Jean-François BERNARDINI

Monsieur le Président du Conseil Régional et vous tous, amis de Marcel RUDLOFF, c'est un bonheur pour moi d'être ici. *Soi felice sei cum voi*. C'est un bonheur pour moi d'être ici. Et en pensant à ce moment, et en prenant quelques notes lors de notre tournée qui nous fait parcourir de nombreux kilomètres, je me suis dit qu'il serait bien de vous dire d'où je viens, tout d'abord.

De cette terre de Corse, dont le portrait ressemble souvent à une histoire de gendarmes et de voleurs, et dont la noblesse, les trésors, les souffrances –j'ai envie de dire- restent souvent invisibles. Mon métier est fait de rencontres. C'est aussi une vie de nomade, quelque part. Mon travail est un travail de lien, de communion. D'imprévu. J'étais récemment dans un taxi parisien et le chauffeur était un Africain. Et j'ai amorcé la conversation avec lui et je lui ai demandé de me raconter son histoire. Il me dit : « Je m'appelle Julius. Je viens d'Afrique. J'étais Ghanéen. » Il me dit : « Voilà, ça fait des années que je rêve de l'Europe. Et alors j'ai travaillé 2, 3 ans, pour économiser un peu d'argent pour payer un billet d'avion. Puis je rêve de venir en Europe, parce que je me suis dit que là-bas, en 2, 3 ans, j'allais pouvoir gagner 4-5.000 euros pour revenir dans mon pays pour pouvoir acheter un taxi jaune et monter une entreprise. Intéressant. Je lui ai dit : « Et alors ? ». « Et alors, j'ai fait des économies, et puis j'ai pris un billet un soir. Je suis arrivé à Roissy. Roissy, j'ai fini Gare du Nord, à minuit. » J'ai dit : « Et alors ? ». Ben, il me dit : « Je suis arrivé à la

gare. Je suis sorti de la gare. J'ai cherché un hôtel. J'ai vu HOTEL. Je suis rentré dans les hôtels. J'ai vu 100 euros la chambre. 120. 80 euros. Ce n'était pas pour moi, quoi. Alors je suis revenu Gare du Nord. Il était 1 heure du mat'. Je voyais qu'il y avait des mecs qui commençaient à dormir, un peu glauque, dans des coins. 2 heures de matin, je me suis dit « Où je vais aller ? ». Je me suis endormi là. J'avais mon sac à dos. Je l'ai mis comme oreiller. Je l'ai fermé avec mon petit cadenas, et puis j'ai essayé de m'endormir. Et puis, 3 heures et demi du matin, je suis réveillé d'un coup. Quelqu'un me chipe mon sac à dos. Je me retrouve sans rien. Tout ce que je possédais avait disparu. » « Et alors ? » « Ben, impossible de dormir », il a dit. « 5 heures et demi du matin, je vois que la gare commence à s'animer. Alors je commence à déambuler un peu. Je vois qu'il y a des petites boutiques qui s'ouvrent. Je cherche un verre d'eau pour me laver la bouche et boire un verre. Impossible de trouver un verre d'eau. Personne ne te donne un verre d'eau. » J'ai dit : « Et alors ? ». Il me dit : « Je suis sorti de la gare. J'ai commencé à marcher dans la rue. Tout le monde avait des chaussures. J'ai regardé les prix dans les vitrines. C'est incroyable, le prix des chaussures. Et puis je voyais des grandes portes. Je commence à frapper aux portes, mais personne ne t'ouvre. » J'ai dit : « Et alors ? ». « J'ai continué à marcher, une demi-heure, une heure, deux heures, toute la journée. Et puis après, au bout de la journée, j'ai cherché à manger, je ne trouvais pas. J'ai pris dans quelques poubelles. Enfin, au bout de 3 jours je n'étais plus le même. J'étais sale. J'étais plus un être social. Et chaque fois que j'allais dormir quelque part, on appelait la police. Quand la police vient, elle me disait « Circulez ! ». Moi, je croyais que ça voulait dire « Bonjour », alors je disais « Circulez ! ». Puis après, on me disait : « Dégage ! ». Alors, par politesse, je répondais : « Dégage ! ». Je croyais que c'était une manière de prendre contact.

Son témoignage complet sera encore plus apprenant, mais moi j'ai retenu le verre d'eau, c'est-à-dire la plus petite unité de vie de base de l'être humain. Ça m'a marqué, d'ailleurs. Je l'ai invité après un concert à l'Olympia, Julius.

Il y a quelques semaines avec la Fondation de Corse Umani, on était dans un petit village de Corse, un petit village qui s'appelle Moïta, qui est un petit village comme beaucoup le sont chez nous, avec 30, 40, 50 habitants, c'est-à-dire un village qui a subi, comme partout, l'exode, jusqu'à aujourd'hui, qui n'est plus aujourd'hui bien évidemment le jardin de vie qu'il a été, et on était là pour inaugurer une bergerie-fromagerie d'un jeune couple de bergers qui s'installe dans le centre de la Corse. Sorte de renaissance. Et un journaliste me demandait : « Mais qu'est-ce que vous venez faire là, dans des zones aussi désertes, aussi sinistrées, pour croire encore qu'il y a quelque chose de possible ? » Et je lui répondais sous forme de boutade que finalement ces lieux étaient bien moins désertiques qu'il ne l'imaginait, et bien moins désertique que beaucoup de mégapoles que nous connaissons tous. Et qu'en frappant aux portes de ces maisons-là, aux portes de ces villages-là, aux portes de ces paysans-là, on trouve toujours un verre d'eau et bien plus encore. C'est comme si la désertification augmentait la valeur de la personne humaine.

Et je viens justement de ces lieux-là. De ces lieux où, quand un jeune couple de bergers s'installe, les gens du village se regroupent et en une matinée ils construisent la clôture qui va permettre de commencer le parcage des animaux. Où le vieux berger de 85 ans vous dit : « Mais moi, je suis là tous les jours ». Pour lui, s'il a besoin de conseils, je vais lui apprendre tout ce qu'il veut. Ou la grand-mère qui vit là, et qui dit « Mais attendez, mais moi, la vie a changé, parce que moi, j'ai plus envie d'aller en ville. Là, il y a des jeunes qui s'installent et tout change ».

Et j'ai envie de vous dire que ces lieux-là sont peut-être les plus modernes du monde à leur manière.

C'est donc dans un village comme celui-là que j'ai grandi. Et où l'on m'a fait cadeau de quelques fondamentaux qui sont un peu de ma colonne vertébrale.

Le jour où quelqu'un décédait dans mon village, ma mère se levait plus tôt. Elle préparait à manger. Elle faisait un panier : elle mettait un hors-d'œuvre, un plat de résistance, une bouteille de vin, un pain, des fruits et puis dans la matinée elle allait avec sa panera, comme on dit chez nous. Elle déposait ça sur la table dans la maison du défunt. Ou bien elle demandait à nous, enfants, de le faire. C'était une manière de décharger des tâches du quotidien la famille du défunt. Une merveilleuse manière de solidifier les liens, de mutualiser la souffrance, quelquefois de renouer le contact avec d'autres familles, une manière de porter ensemble la peine. On dit chez nous « Piu sperti abena, piu abene tiuga. Piu sperti a giuia, piu al giuia amiranda » « Plus tu partages la peine, plus la peine diminue. Plus tu partages la joie, plus la joie augmente ». Nos amis allemands, ils disent, eux « Peine partagée, demi-peine. Joie partagée, joie double ».

J'ai grandi dans un de ces villages-là où j'ai entendu des centaines de fois dire, par les plus grands, « E me liamure gue tumba » « Mieux vaut mourir que tuer ». C'est bien de la Corse que je vous parle.

Dans toutes les langues du monde il y a des mots qui sont des trésors. Je crois que ce mot-là est un des... peut-être... un des plus beaux de la langue des Corses. Ce mot, c'est « cristianu ». On pourrait le traduire par « chrétien », mais ce mot-là va beaucoup plus loin. Il exprime la fraternité humaine, la dignité humaine. « Cristianu » chez nous, cela veut dire que quels que soient ta langue, ton pays, ta couleur, ta religion, tu es un frère et tu fais partie de la grande famille humaine. En tout cas en Corse, c'est ainsi que l'on nomme un juif, un bouddhiste, un protestant, un musulman, un athée, un autre, tout simplement. « Si un cristianu ». C'est peut-être ça, quelque part, qu'une des traces du catéchisme de la Corse.

Alors, c'est à travers ces repères-là un petit peu que je voulais vous dire d'où je viens.

Dans mon enfance, mon père me racontait l'histoire de la petite fille dont le père était entré en classe pour parler à l'instituteur. Et il baragouinait un français plus qu'approximatif, vous l'imaginez. Et la petite fille, rouge de honte, se cachait pudiquement sous la table quand son père parlait à l'instituteur. Comme si elle voyait son père dégradé, humilié, par le simple fait de ne pas savoir parler français.

Je n'ai jamais oublié cette histoire et je me suis dit que c'est peut-être pour cette petite fille-là et tant d'autres que je chante passionnément cette terre et cette langue. Pour elle, et pour toutes celles et tous ceux, qu'ils soient en Corse ou ailleurs, ont éprouvé cette honte-là. En breton, en alsacien, dans une langue africaine, ou dans une autre. J'ai lu quelque part que la honte de ceux que l'on aime souille l'âme. La honte de ceux que l'on aime souille l'âme.

Je viens donc de ces lieux déchirés par une souffrance, une intolérance impitoyable, à la longue. En Corse, j'ai envie de vous dire, très pudiquement, qu'un linguicide programmé est en train de s'achever aujourd'hui, malgré les apparences. C'est donc une immense partie du désordre et de la souffrance. La perte d'une langue, c'est l'exil d'un peuple. C'est son âme qui tremble de faim et de froid. Et pourtant, et pourtant, j'ai envie de vous dire, j'ai une confiance indestructible et obstinée dans notre capacité à cultiver cette langue-là. Chanter notre part dans la polyphonie dont vous parliez, dans la polyphonie des langues du monde. Autant tu connais de langues, autant de fois tu es un homme. Autant tu connais de langues, autant de fois tu es un homme.

L'expérience de l'intolérance et de la souffrance peut même forger le caractère et les souffrances peuvent vous transformer de manière incroyable, se métamorphoser en forces

positives. Il y a comme ça donc des choses qui vous donnent envie d'être à la hauteur, à la hauteur surtout d'une autre intelligence du monde, d'une autre vision du monde. Et c'est peut-être cela le message subliminal de cette petite culture aujourd'hui.

« Mi doc a lunguru son honoradu de su premiu ». Je suis honoré par le prix que me décernent les Amis de Marcel Rudloff. Et je le reçois d'abord personnellement, mais aussi au nom d'Umani, la Fondation de Corse, qui est juste le rassemblement de gens qui éthiquement pensent qu'ils peuvent travailler ensemble et qui sont des passionnés de solutions, et qui sont aujourd'hui originaires de toute l'Europe et au-delà. Je suis ému aussi par ce lien supplémentaire entre l'Alsace et la Corse qui me touche et je sais qu'ici aujourd'hui même à Strasbourg d'autres consacreront la naissance d'une association Alsace/Corsica pour resserrer les liens et apprendre les uns des autres.

Je sais que vous connaissez mieux que moi cette expression alsacienne qui dit, excusez mon accent « Hinter de berri sin auch litt », « Derrière les montagnes, il y a aussi des gens ». Nous ne sommes pas le centre du monde. On n'est pas les seuls à avoir raison. Marcel RUDLOFF disait « L'identité régionale n'a de valeur que si elle s'ouvre aux autres. » Je rajoute, et j'élargis le propos sans le trahir, je crois : l'identité nationale, aussi, n'a de valeur que si elle s'ouvre aux autres.

Alors à quoi servent les prix, puisque je suis là pour eux ? Ayant reçu ce prix, il paraît que sur le marché, ça sert à indiquer la valeur. Alors je me suis dit qu'aujourd'hui j'allais prendre un peu de valeur. Très tôt ce matin, je suis revenu à la raison. Ma mère m'aurait dit : « Piano, piano », « Du calme ». J'ai donc renoncé à tirer une salve depuis ma chambre d'hôtel ce soir à Strasbourg.

En tous cas, il s'agit pour moi d'un bonheur, d'un encouragement. Le bonheur, d'abord, de se reconnaître ici entre gens de bonne volonté, de la même famille, et j'ai vraiment le sentiment que nous sommes voisins, quoique géographiquement éloignés. Je partage donc ce prix avec tout ce qu'il y a à faire ensemble, tout ce que nous pouvons inventer et construire ensemble.

A quoi servent les prix ? Bien, ça sert peut-être à bâtir l'avenir. En tous cas, pas à se reposer sur ses lauriers. Cette confiance que vous me faites, cet honneur que vous me faites, je souhaite les faire rayonner dans le concert de ce soir, par exemple, dans les concerts de demain, et plus concrètement, vous l'avez cité tout à l'heure, dans un événement qui nous tient à cœur : NV-Day, journée portes ouvertes à la non-violence, une des premières journées portes ouvertes à la non-violence qui se tiendra le 15 mai prochain, salle de la Mutualité à Paris. Votre prix servira d'ailleurs à financer une part de l'organisation de cet événement. Et je vous invite, d'ailleurs, je nous invite à créer un NV-Day à Strasbourg ou en Alsace, et peut-être qu'on ferait là à la Corse, à nos terres et à nos enfants le plus beau cadeau jamais reçu.

Depuis 2010 la Fondation de Corse a lancé un programme qui s'appelle « Divertim artigi de non violenza » « Devenons artisans de la non-violence ». A ce jour on a initié, formé, sensibilisé 1.880 personnes en Corse, mais aussi en Vendée, à Marseille et la demande ne fait qu'accroître. C'est d'ailleurs phénoménal. Je lisais l'autre jour une lettre du Recteur de Corse, 1^{er} recteur de France, qui a envoyé une lettre à tous les chefs d'établissement de l'île à prendre part, à déléguer leurs enseignants à poursuivre ces journées de formation. La non-violence, cette illustre inconnue, cet instrument précieux pour les chercheurs de justice, cet équipement de vie, qui nous guide vers des moyens nobles pour des causes justes.

Etre tolérant, me direz-vous, je crois qu'être tolérant, c'est soupçonner que l'autre, aussi, peut avoir raison. Vous parliez tout à l'heure des vérités. Nos amis africains disent : « Il y a ma vérité, il y a ta vérité et il y a LA vérité. »

Etre tolérant, c'est porter, c'est prendre sur soi. Ce n'est pas du tout de la passivité.

Et je voulais évoquer pour vous un bel exemple de tolérance active, appliquée, constructive, résiliente, réparatrice, qui transforme, qui réhabilite. Dans une des formations à la non-violence qu'on faisait récemment dans l'île –c'était au mois de décembre- c'est l'exemple de Jean-Paul, un jeune lycéen de Corse, dans un lycée professionnel. Il ne venait plus en cours depuis des semaines. Il était en train de loucher son année scolaire, puisqu'il avait un bac pro à la fin de l'année, dans l'indifférence générale. Sa mère était en dépression. Aucune solution en vue. Et en fin de journée de cette formation, un élève a fait le rapprochement entre ce qu'il avait appris ce jour-là de la non-violence et le cas de Jean-Paul, qu'on avait fini par nommer –et quelquefois il suffit de nommer les choses- Jean-Paul était le souffre-douleur, Jean-Paul était le bouc émissaire du groupe. Et finalement c'était une merveilleuse chance offerte aux ressources et à l'intelligence de la non-violence. La formatrice a donc organisé une séance supplémentaire pour essayer de nommer la réalité, dire la vérité, qui est d'ailleurs la 1^{ère} exigence de la non-violence.

Un être humain qui est harcelé a 4 fois plus de chances de se suicider. Quand c'est un adolescent, ça ne fait que confirmer cette règle-là. Alors, les harceleurs, ils disaient, ce jour-là : « Ben on ne comprend pas pourquoi il ne se défend pas. Pourquoi il ne se défend pas, alors que... » Et brusquement ils ont pris conscience de la réalité, de la souffrance qui était infligée à leur camarade. Et ce sont les mêmes élèves qui ont décidé de lui écrire une lettre. Je vous lis cette lettre.

Jean-Paul,

La classe de bac pro 2 voulait te dire quelque chose. Pour nous, ce que tu as subi n'était que de la simple rigolade, comme on le fait tous entre nous. On ne savait pas que ça te faisait autant de mal. C'est pour cela que l'on a eu une petite réunion sur la non-violence et qu'on nous a raconté ce que tu éprouvais.

La classe est désolée pour ce que tu subissais. Mais maintenant, il est trop tard pour revenir en arrière. C'est pour cela qu'à partir de ce moment que nous allons faire de notre mieux pour que tu puisses te sentir au meilleur, mais surtout passer ton examen dans les meilleures conditions.

Tu peux revenir serein. Rien ne se passera comme avant. Et comme ça tu pourras dire à ta maman que ton calvaire est fini.

Maintenant il ne te reste plus que 6 mois, et on t'assure qu'ils se passeront bien.

Sur ce, la classe te souhaite un bon retour parmi nous.

9 signatures d'élèves

La classe bac pro 2

Jean-Paul a reçu cette lettre. Il est revenu au lycée. Il va passer son bac. J'ai envie de vous dire que des lettres comme celle-là, moi, me font pleurer de joie. J'ai envie de vous dire qu'une lettre comme celle-là, elle a pour moi autant de valeur qu'un traité d'Etat, qu'un décret, qu'une loi. Elle m'émeut d'autant plus que j'y retrouve une petite trace de la langue

corse. Pour que tu te sentes au meilleur, disaient-ils. Un corcisme qui me parle. « Perque tu ti senta u megliu », dit-on en corse.

J'aime profondément ces scénarios dont tout le monde sort plus grand, car là, tout le monde est vainqueur. Dont tout le monde sort vainqueur, et si la non-violence est précieuse, c'est justement parce qu'elle a cette vertu-là. De transformer, de fertiliser, de polliniser, de transformer l'adversaire en allié, d'élever la conscience de chacun, d'exiger la vérité, de rendre digne, de contourner l'humiliation.

La non-violence est contagieuse de bonne santé. Elle convertit. Elle augmente.

J'aime ces victoires-là, celles qui donnent souvent aux autres, les moins équipés, justement un équipement de vie, des outils pour éviter les pièges et les impasses. Et la Corse en a profondément besoin. Nos sociétés en ont profondément besoin.

Sa souffrance lui donne faim et soif de justice, de vérité, et de tolérance.

J'ai envie de vous dire ici très solennellement qu'il n'est pas inoffensif et neutre de vivre et de grandir dans une société qui certes est, au regard des statistiques, une des plus criminogènes d'Europe, mais qui connaît un taux d'impunité 18 fois supérieur à la moyenne nationale. On ne grandit pas indemne dans ce genre de société.

L'intolérance arrive en nous, quand nous-mêmes nous sentons très faibles. Moins il y a de racines, plus il y a de peurs et de séparations.

L'intolérance est un manque, une pauvreté. Elle nous invite tous, dans un monde qui nous invite à perdre notre âme. Le manque de racines ou la négation de racines nous rend faibles, et pourtant, plus j'ai de racines, plus j'ouvre les bras, plus la famille humaine est possible. Les racines sont le contraire de la peur et de la séparation.

La réponse, c'est simplement équiper les gens, les aider à devenir eux-mêmes, reconnaître ce qu'il y a de précieux en eux. D'unique, de sacré, en eux. Et il y a de l'unique et du sacré en Corse, en Alsace et ailleurs.

Voilà un peu d'où je viens, mes amis.

Je voulais partager ce prix avec mon frère qui est là, dans la salle qui est avec moi de tous les combats, avec mes frères de musique ou de chant, qui sont là, en train de préparer le concert et qui font preuve, tous les jours, de tolérance pour toutes les galères dans lesquelles je les entraîne au nom de la bonne cause, et je connais des tas de bonnes causes, comme vous.

Je voulais le partager aussi avec ce cercle qui se forme autour de nous tous les soirs, dans toutes les villes d'Europe, ce qui est la plus inespérée de toutes les réponses imaginables. Ces hommes, ces femmes, qui forment le cercle, ne sont pas que des spectateurs. Et j'ai une confiance profonde en eux. Ils deviennent souvent compagnons de route, membres de l'équipage. Jamais les petits moutons dont vous avez parlé tout à l'heure n'auraient pu soupçonner cela.

Ce n'est pas le succès qui rend heureux. Ce qui rend heureux, c'est juste cette humble idée de faire des choses qui ont du sens et de se sentir un petit peu transformant de la réalité qui est devant nous. Ça, ça rend profondément heureux.

Mon ami qui a 104 ans, qui me téléphonait aujourd'hui depuis la Corse, qui est un centenaire corse merveilleux, me dit toujours : « Dis au monde entier que la chose qui rend le plus heureux au monde, c'est la solidarité ».

Je ne sais pas si vous connaissez les cellules imaginales. Ce sont des cellules qui apparaissent au moment de la transformation chrysalide-papillon. Lorsque les premières apparaissent, elles sont combattues par les autres, mais elles persistent. Parfois elles meurent. D'autres se développent. Elles deviennent de plus en plus nombreuses. C'est grâce à elles que la chrysalide devient papillon. Finalement ce sont elles qui provoquent le plus beau des changements.

J'ai envie de vous dire : et si nous, les humains, on avait cette même audace ?

La bonne nouvelle, c'est qu'on peut choisir. Alors ayons l'audace des cellules imaginales. Mais attention, en Corse comme ailleurs, il y aura toujours des chenilles qui viendront dire au papillon : « Toi, tu n'es plus celui que tu étais. »

C'est un danger qui nous guette un peu partout dans le monde, mais c'est un danger qui vaut la peine. C'est aussi à cela qu'il faut se préparer.

Devenons tous des cellules imaginales, tolérantes, bien évidemment.

Merci pour l'honneur que vous me faites aujourd'hui, et merci de m'avoir écouté.